

## RESENHA

Referência da obra resenhada:

IMBERT, Patrick. **Comparer le Canada et les Amériques. Des racines aux réseaux transculturels.** Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection « Américana », 2014, 290 p.

Yves Laberge<sup>1</sup>

Trente-deuxième livre (en incluant les collectifs) du professeur Patrick Imbert, *Comparer le Canada et les Amériques: des racines aux réseaux transculturels* prolonge certains des travaux précédents de ce théoricien de la littérature et de l'Américanité, si l'on songe par exemple aux deux premiers chapitres de son livre *Trajectoires culturelles transaméricaines*, paru en 2004 (1). Pour le résumer imparfaitement, *Comparer le Canada et les Amériques* fournit des éléments théoriques et une multitude d'exemples tirés de la littérature (Québec/Canada/Amériques) afin de mieux saisir la spécificité de ces cultures des Amériques, à la fois diverses, mais souvent unifiées par un certain nombre de thèmes récurrents. Pour ce faire, Patrick Imbert met en évidence des paradigmes historiques qui définissent, caractérisent et distinguent – d'une manière dualiste – ce qui serait perçu tour à tour comme étant le « soi » et « l'autre » dans la production littéraire de nombreux auteurs, selon une délimitation ténue, voire évanescence (p. 4). Les paradigmes retenus dans les analyses proposées par Patrick Imbert opèrent souvent par oppositions, par dichotomies, comme ce contraste entre barbarie et civilisation qui réapparaît subtilement dans certaines fictions mais aussi dans les médias qui sont censés rendre compte de la réalité et de l'actualité, comme si ces deux modes de mise en récit (fiction et compte rendu de la réalité) opéraient de la même manière pour en tirer les mêmes conclusions dans lesquelles l'exclusion est légitimée (pp. 13, 69 et 79). Ces démonstrations finement élaborées reconfirment à quel point les imaginaires contenus dans les œuvres de fiction alimentent des visions du monde, des points de vue, mais aussi des stéréotypes à propos de sa propre collectivité et de ce qui est considéré comme étant les « étrangers » versus le « Nous ». Mais désormais,

---

<sup>1</sup> Ph.D., Université d'Ottawa.

ce que l'on nomme « l'étranger » n'est plus forcément ailleurs, dans le lointain ou l'autrefois; Patrick Imbert étudie aussi les différentes figures de l'altérité qui se voient au sein d'une même société – apparemment cohérente et univoque: que ce soit l'immigrant, le minoritaire, le visiteur, – autrement dit, l'exclu et le marginal (ou le marginalisé). Et ici encore, le point de vue du marginalisé, qu'il soit Autochtone ou immigrant de plus ou moins longue date, peut être analysé, remis en perspective, relativisé, comparé, reconsidéré et critiqué. Or, c'est en devenant (momentanément) un autre, par le jeu de la fiction et de l'identification au personnage fictif, que l'on peut comprendre de l'extérieur ce que l'on est et saisir ses propres attitudes, ses appartenances, ses différences, sa spécificité. En ce sens, on comprend à quel point la société canadienne offre d'innombrables exemples et de multiples contrastes, que Patrick Imbert a su capturer dans ce livre d'une grande richesse.

Parmi les nombreuses dimensions développées dans ces trois chapitres, l'un revient constamment, et c'est le multiculturalisme. A plusieurs reprises, Patrick Imbert prend bien soin de préciser à quel point la conception « officielle » du multiculturalisme canadien peut diverger des autres acceptions, notamment de celles répandues en Europe (note 21, p. 11).

Afin d'étoffer ses analyses, Patrick Imbert étudie les procédés littéraires, les clichés et les stéréotypes, les lieux communs et les évidences pour établir ce va-et-vient vital entre théorie et pratique, fiction et analyse, structures littéraires et imaginaires. Les lecteurs familiers des écrits de Patrick Imbert reconnaîtront sans doute les piliers privilégiés que l'auteur reconvoque dans ses différents livres: pensons à René Girard, A.J. Greimas (p. 195), Marshall McLuhan, et plus récemment Yann Martel (pp. 48, 209, 211, 238, 240) pour son roman métaphorique *Life of Pi*, ou le romancier albertain parvient sans en être conscient à condenser un agrégat de thèmes privilégiés depuis toujours par les canadianistes comme la vie autochtone et l'altérité (2). En fin de volume, Patrick Imbert reprend dans son analyse la dichotomie « pauvre mais propre » (p. 196), qu'il avait développée dans son article paru initialement dans la revue *Semiotica* (1987), car celle-ci réussit admirablement à synthétiser – en seulement trois mots – toute la dynamique (et la force percutante) du cliché, dans les discours qui semblent les plus ordinaires, sous des dehors les plus inoffensifs (3).

Dans le domaine des études canadiennes comme des études américaines, *Comparer le Canada et les Amériques* mérite d'occuper une place assez unique dans les bibliothèques universitaires: contrairement à tant d'autres études de tant d'américanistes qui se limitent à une comparaison circonscrite entre deux pays/nations/cultures des Amériques – qu'il s'agisse du Canada et des États-Unis, ou entre quelques pays limitrophes d'Amérique latine – les travaux de Patrick Imbert embrassent tout le continent et établissent une multitude de liens et de comparaisons, mettant en lumière des fils conducteurs, des influences littéraires et des continuités. C'est la grande force de ses écrits et c'est ce qui les rend indispensables pour les chercheurs en études canadiennes et en études américaines, car peu d'universitaires disposent d'une telle érudition et d'une connaissance transversale des œuvres et des courants théoriques. La raison en est simple: pour pouvoir appréhender ces vastes corpus et ces appareillages conceptuels complexes, il faut être en mesure de saisir la richesse et la diversité de toutes ces cultures, être conscient que la culture canadienne ne se réduit pas à une production de langue anglaise et des traductions en anglais de certains auteurs québécois; en outre, il faut être capable de lire dans le texte des œuvres en anglais, en français, mais aussi en espagnol pour comprendre que les Amériques ne sont pas que des lieux traversés par une seule langue ou par une culture continentale univoque. Il faut l'admettre: très peu d'universitaires anglo-saxons seraient en mesure de parvenir à ce résultat (tout en ayant la ferme impression d'avoir tout compris et de ne rien avoir laissé s'échapper) s'ils ne comprennent qu'une seule langue. Mais parce qu'il est trilingue et que sa connaissance des Amériques est sans égale, Patrick Imbert est, à mes yeux, le seul penseur américaniste à avoir réussi cette synthèse admirable que l'on retrouve dans ses écrits (4). Ce sont l'essence de cette pensée fulgurante et les rouages de ses analyses perçantes qui sont livrés dans *Comparer le Canada et les Amériques : des racines aux réseaux transculturels*.

## Notes

(1) Voir le livre de Patrick Imbert, **Trajectoires culturelles transaméricaines : médias, publicité, littérature et mondialisation**, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, collection « Transferts culturels », 2004. Voir aussi le troisième livre de Patrick Imbert, **L'Objectivité de la presse. Le 4<sup>e</sup> pouvoir en otage**, Montréal, Hurtubise HMH, collection « Cahiers du Québec/Communications », 1989.

- (2) Yann Martel, **L'histoire de Pi** (traduit de l'anglais par Nicole Martel et Émile Martel), Montréal, XYZ Éditeur, 2003 [2001 pour l'édition en anglais].
- (3) Article de Patrick Imbert, « Sémiotique, littérature et politique: pauvre mais propre », dans **Semiotica**, vol. 67, n° 3-4, 1987, p. 245-263.
- (4) Un mélange d'hommages a récemment été consacré aux travaux de Patrick Imbert, sous la codirection d'Adina Balint et Daniel Castillo Durante (dir.). **Transculture, société et savoirs dans les Amériques**. Frankfurt am Main, Peter Lang Éditions, collection « Canadiana », n° 19, 2017.